

DESCRIPTION DE CARTHAGE ET TUNIS

d'après la traduction du Baron de Slane (1801-1878)

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE PAR AL-BEKRI (AD 1040-1094)



ALGER
TYPOGRAPHE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-EDITEUR
Place de Gouvernement
1913



De Tunis à CARTHADJENNA « Carthage » il y a une distance de douze milles. On dit que cette dernière ville fut bâtie par Didon (4), roi contemporain de David [père de Salomon], et que, entre l'époque de sa fondation et

(1) Le poisson qui, de nos jours, paraît en octobre dans le golfe de Tunis, s'appelle *chelba* : c'est une espèce de dorade.

(2) Ce nom n'est plus connu à Tunis.

(3) Environ 30.000 francs.

(4) Tous les manuscrits portent *Diron*, avec un *r* à la place d'un *d*.

celle de la ville de ROUMIYA (Rome), il y avait un intervalle de soixante et douze ans.

47 Celui qui entrerait dans Carthage tous les jours de sa vie et s'occuperait seulement à y regarder, trouverait chaque jour une nouvelle merveille qu'il n'aurait pas remarquée auparavant. Cette ville est située si près de la mer que la muraille est baignée par les vagues. Le mur qui l'entourait avait une étendue de quatorze mille coudées.

Voici ce que raconte Abou-Djafer Ahmed ibn [102] Ibrahim (1) dans son livre intitulé *Maghazi Ifrikiya* (expéditions militaires en Afrique) : « Mouça ibn Noceir (2), étant entré en Ifrikiya, soumit toutes les parties de cette contrée qui paraissaient dignes de son attention et demanda à voir le plus ancien habitant du pays. On lui présenta un vieillard tellement âgé que ses paupières (inférieures) ne remontaient plus sur les prunelles de ses yeux. « D'où es-tu, cheïkh ? lui dit Mouça. — De Carthadjenna de l'Ifrikiya, répondit le vieillard. — Dis-moi pourquoi tu te trouves ici et raconte-nous l'histoire de Carthage. — Cette ville, lui répondit le cheïkh, fut bâtie par un peuple dernier reste de cette nation

(1) Mieux connu sous le surnom d'Ibn-el-Djezzar. Ce médecin célèbre était natif de Cairouan. Il composa plusieurs ouvrages sur diverses parties de la thérapeutique, et l'un de ces traités, intitulé *Zad el-Moçafir* (*viaticum peregrinantis*), a été traduit en hébreu, en grec et en latin. On possède deux éditions de la traduction latine, imprimées, l'une à Lugdun. 1510, et l'autre à Basil. 1516, dans le recueil intitulé : *Opera parva Rhazæ*. Il laissa aussi un abrégé d'histoire intitulé : *Taarij tashih et tarikh* (*moyens de vérifier les renseignements historiques*) ; l'*Akhbar ed-Doula* (*Histoire de l'empire fatemide* (?)), et le *Maghazi Ifrikiya* (*expéditions militaires en Afrique*). On ne possède pas ces derniers ouvrages. Ce médecin mourut vers l'an 400 de l'hégire (1009-1010), à l'âge de quatre-vingts ans passés. (*Hist. des médecins arabes*, par Wüstenfeld, en allemand).

(2) Gouverneur de l'Afrique et conquérant de l'Espagne.

« adite qui périt dans un ouragan (1). Après eux, la ville
« resta en ruines pendant un millier d'années. Quand
« elle fut rebâtie par Ardmîn, fils de Laoudin, fils de
« Nemrod le puissant, il y fit venir les eaux douces [103]
« de *Delala*, leur ayant creusé un passage à travers les
« montagnes et bâti des arcades dans le fond des val-
« lées pour maintenir le niveau de ce canal. Après un
« travail de quarante ans, l'eau parcourut cet aqueduc.
« Pendant qu'on creusait sur toute la longueur des val-
« lées les fondations des arcades, on trouva une pierre
« portant l'inscription suivante : *Cette ville ne sera pas*
« *détruite jusqu'à ce que le sel s'y montre*. Un jour,
« pendant que nous étions assis dans l'hippodrome de
« Carthage, voilà que nous remarquâmes du sel sur
« une pierre. Ce fut alors que je partis pour venir
« ici (2). »

Voici la cause de la destruction de Carthage : Anbîl
« Annibal », roi de l'Ifrîkiya, qui avait le siège de son
empire à Carthage, passa en *Italia*, pays dans lequel est
située *Roumiya* « Rome », et livra plusieurs combats aux
généraux de cette ville. A cette époque, les habitants
de Rome n'avaient pas de roi; l'administration de l'Etat
était confiée à soixante et dix de leurs grands person-
nages, qui choisissaient, chaque année, douze *caïds*
« généraux » pris dans leur corps. Ceux-ci se distri-
buaient par lots les provinces qu'ils allaient commander,
et chacun d'eux se rendait dans la localité que le sort lui

(1) Voy. sur cette légende le Coran, et la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, au mot *Houd*.

(2) Cet extrait ne fait pas honneur au jugement d'El-Bekri et nous donne une idée peu favorable des notions historiques recueillies par Ibn-el-Djazzar. Elles peuvent cependant avoir une certaine valeur; si le morceau que notre auteur rapporte ensuite provient du même médecin, on y reconnaîtra un écrivain qui avait eu à sa disposition un exemplaire des *Annales* de Tite-Live.

avait désignée. Anbîl les défit en tant de batailles qu'il envoya [104] en Ifrikiya trois *modi* remplis des bagues d'or qu'il avait prises sur les morts, c'est-à-dire sur leurs nobles et leurs princes, et y joignit cette lettre : « Ceci
 « vous indiquera le nombre de nobles (chérifs) et de com-
 « mandants (caïds) que je leur ai tués; jugez par là du
 ξΓ reste (1) ». Il se tint en Italie pendant seize ans, dirigeant ses attaques contre Rome, et tenant cette ville étroitement bloquée. Alors un de leurs caïds nommé *Chibîoun* (Scipion) passa secrètement en Sicile avec une flotte et, quand il eut rassemblé tous ceux qui répondirent à son appel, il se dirigea vers le territoire de l'Afrique (Ifrikiya), laissant Anbîl encore occupé du siège de Rome. Ayant défait les Africains, il répandit sur tout leur pays [tous les maux de la guerre], le massacre, la captivité et l'incendie; puis il se mit à faire le siège de Carthage. Les habitants de cette ville envoyèrent alors un message à leur émîr Anbîl, pour lui apprendre ce qui leur était survenu de la part du peuple romain, et pour le prier de se hâter à leur secours. Anbîl fut très étonné de cette nouvelle : « J'avais pensé, « dit-il, qu'en maintenant le siège de cette ville, je réus-
 « sirais à faire disparaître du monde jusqu'au nom des
 « Romains (*Roumanîn*). Je crois vraiment [105] que le
 « Dieu du Ciel (2) ne veut pas le permettre ». S'étant alors embarqué, il prit la mer avec ses navires et hâta son

(1) « Ad fidem deinde tam lætarum rerum, effundi in vestibulo curiæ
 « jussit annulos aureos, qui tantus acervus fuit, ut metientibus dimi-
 « cium super tres modios explesse sint quidam auctores. — Adjecit
 « deinde verbis, quo majoris cladis indicium esset, neminem nisi
 « equitem atque eorum ipsorum primores id gerere insigne » (Tite-
 Live, l. XXIII, 12).

(2) Le Dieu du ciel בערי שמים (*Baali Chamîm*). L'écrivain arabe aurait-il eu connaissance de ce passage de saint Augustin : « *Basil*
 punice videtur dicere Dominum, unde *Balsamen*, quasi *Dominum*
cæli ». ? (*Quæst. in lib. Jud.*).

retour vers l'Ifrîkiya. Chibîoun marcha à sa rencontre et le défit en plusieurs combats. Ambîl lui adressa alors la parole en disant : « Vous autres Romains, vous étiez bien « loin de montrer tant de bravoure quand nous vous com- « battîmes auprès de vos foyers et que nous vous obligeâ- « mes à prendre la fuite! » Chibîoun lui répondit : « Lors- « que vous étiez loin de vos forteresses et de votre pays, « vous montriez autant de fermeté que nous de faiblesse; « et, maintenant que nous sommes chez vous, les deux « partis ont changé de conditions, et l'effet contraire est « arrivé ». Alors les Romains subjuguèrent les habitants de l'Ifrîkiya et détruisirent la ville de Carthage ».

Le monument le plus merveilleux de Carthage c'est la Maison de divertissement, que l'on nomme aussi *Thiater* « théâtre ». Elle se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres arcades semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice, on voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers. On y distingue des figures qui représentent les vents : celui de l'orient a l'air souriant; celui de l'occident, un visage renfrogné. Le marbre est si abondant à [106] Carthage que, si tous les habitants de l'Ifrîkiya se rassemblaient pour en tirer les blocs et les transporter ailleurs, ils ne pourraient pas accomplir leur tâche. On y voit aussi la *Moallaca* « suspendue », château d'une grandeur et d'une hauteur énormes; il se compose de voûtes en plein cintre, à plusieurs étages. Vers l'occident de cet édifice, qui domine la mer, est le château connu sous le nom de *Thiater*, le même qui renferme la Maison de divertissement dont nous venons de parler; il a beaucoup de portes et de soupiraux, et se compose de plusieurs étages. Au-dessus de chaque porte on remarque l'image d'un animal en marbre, et des figures qui repré-

sentent les artisans de toutes les classes. [Indiquons encore] le château nommé *Coumech* (1), qui est aussi à plusieurs étages appuyés sur des colonnes de marbre d'une grosseur et d'une hauteur énormes. Sur le chapiteau d'une de ces colonnes douze hommes pourraient s'asseoir, les jambes croisées, et avoir au milieu d'eux une table pour y manger ou pour y boire. Elles sont cannelées, blanches comme la neige et brillantes comme du cristal; quelques-unes restent encore debout, les autres sont tombées par terre. On y remarque aussi une grande voûte dont l'extrémité échappe aux regards et qui renferme sept vastes réservoirs, nommés *Mouadjel-es-Cheiatin* « les citernes des démons »; ils contiennent une eau très ancienne qui y est restée depuis un temps immémorial. Dans [107] le voisinage du château de *Coumech* est une prison obscure, formée de voûtes posées les unes sur les autres, et dont l'entrée inspire l'effroi. On y trouve des cadavres qui conservent encore leur forme primitive, mais qui tombent en poussière aussitôt qu'on les touche. Le port était situé dans l'intérieur de la ville, et les navires y entraient voiles déployées; mais il n'est plus maintenant qu'un marais saumâtre. Sur la hauteur qui le domine, on voit un château et un *ribat* nommé *Bordj Abi Soleïman* « la tour d'Abou Soleïman ». Au centre de la ville est un grand bassin entouré de mille sept cents arcades, dont une partie est restée debout jusqu'à nos jours. Les eaux d'*Aïn Djocar* (2), source située à quelques journées de distance, arrivaient à ce réservoir; elles coulaient vers Carthage par un

(1) Var. *Houmes* حومس P. — A la place de *Coumech* قومش le traducteur est très disposé à lire *kirkoch* كرفش, c'est-à-dire cirque.

(2) Les manuscrits A. M et P portent حبار *Hafar*; dans le manuscrit E on trouve خبان *Khaffan*. C'est le même nom que l'Idrici écrit شوفار *Choucar*. La position de cette source est bien connue : elle est à trois lieues sud-ouest du mont Zaghouan et à douze lieues de Tunis.

grand canal qui passait tantôt sous terre, et tantôt sur des rangs d'arcades placés les uns sur les autres et s'élevant jusqu'aux nuages. Obeid Allah le Fatemide ne buvait pas d'autre eau que celle d'Aïn Djocar; il s'en faisait venir, tous les jours, la charge d'un certain nombre de bêtes de somme.

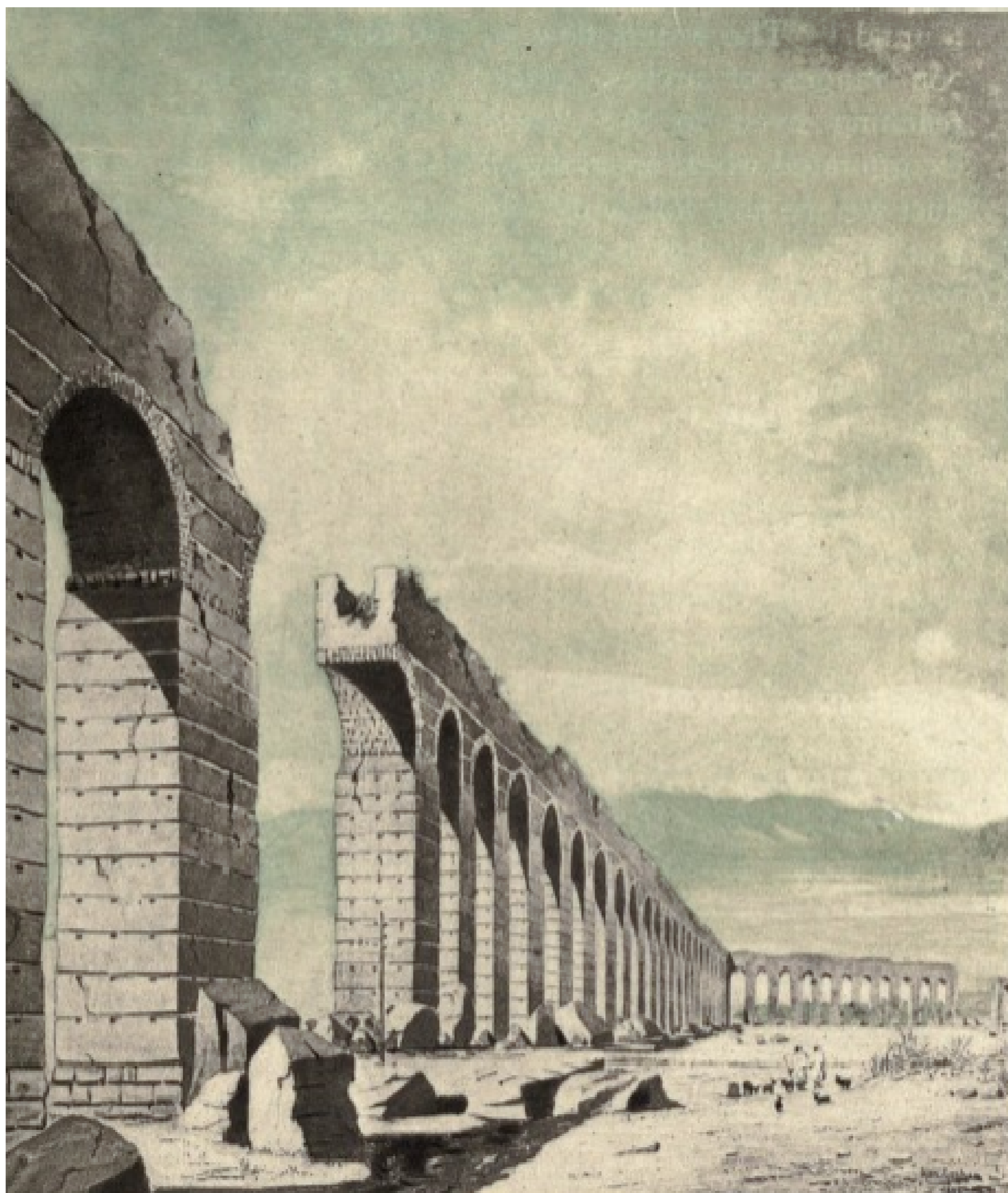
On voit à Carthage deux châteaux nommés *El-Okhtain* « les deux sœurs », qui sont entièrement construits en marbre et de la manière la plus solide; ils se composent de blocs qui s'emboîtent les uns dans [108] les autres. Un ruisseau qui vient du côté du nord, et dont la source est inconnue, arrive jusqu'à ces édifices par un conduit, et va se décharger dans la mer. Sur ses bords on a établi des *noria* « roues à godet » pour fournir de l'eau aux villages [qui occupent l'emplacement] de Carthage. Dans cette ville, on remarque plusieurs colonnes encore debout, dont la partie qui n'est pas cachée dans le sol a une hauteur de quarante coudées. Elles servaient à soutenir une voûte construite en pierre ponce, substance assez légère pour flotter sur l'eau. On y voit aussi une coupole d'une telle hauteur qu'un archer ne saurait en atteindre le sommet avec une flèche lancée de toute sa force. L'aire de cet édifice est en mosaïque et a cinquante coudées tant en longueur qu'en largeur.

Aujourd'hui les ruines de Carthage sont couvertes de beaux villages, riches et bien peuplés. Les diverses espèces de fruits que l'on y recueille sont d'une excellente qualité et ne sauraient être surpassés.

Des traditionnistes d'une véracité reconnue rapportent qu'Abd-er-Rahman ibn Anâm (1) raconta en ces termes un fait assez curieux : « J'étais à me promener au milieu des ruines de Carthage avec mon oncle et un jeune servi-

(1) Voy. ci-devant, p. 50.

leur, et, pendant que nous étions à regarder les merveilles de cette localité, nous découvrîmes un tombeau portant cette inscription [109] en langue himyarite : « Je « suis Abd-Allah ibn el-Aouach, l'envoyé de Saleh, apôtre « de Dieu ». Ou, selon une autre version : « Moatteb m'envoya aux habitants de cette ville afin de les appeler vers Dieu. J'y arrivai de grand matin et ils me tuèrent à l'entrée de la nuit. Dieu leur fera rendre compte de leur conduite (1) ». Ishac ibn Abd el-Mélek el-Melchouni (2) déclare cependant qu'aucun des prophètes n'entra en Afrique, et que ce furent les disciples de Jésus, fils de Marie, qui, les premiers, y apportèrent la vraie foi.





Le circuit de Tunis est de vingt-quatre mille coudées. En l'an 114 (732-733 de J. C.) Obeid-Allah ibn el-Habhâb (3) y construisit le *djamé* et l'arsenal maritime. La bassesse d'âme est, dit-on, le caractère distinctif des Tunisiens. Dans les temps anciens, cette ville porta le nom de TARCHÎCH (4). La mer [ou lac] de [91] Tunis

(1) Ceci est probablement l'endroit qui s'appelle maintenant *Haouch Monestir* « la ferme de Monestir », et qui est situé à une journée au nord de Cairouan.

(2) Cette seconde route passe à l'est du mont Zaghouan.

(3) Nommé gouverneur de l'Afrique en l'an 116, s'il faut en croire la plupart des historiens arabes. Selon Ibn-Khaldoun et l'auteur du *Nodjoun*, cette nomination eut lieu en l'an 114 (732-733 de J.-C.), date qui s'accorde avec l'indication d'El-Bekri.

(4) Le *Tharsis* תרשיש de la Bible. On verra plus loin qu'au 1^{er} siècle de l'hégire les Arabes employaient ce nom pour désigner Tunis. Comme ils n'ont pas pu l'apprendre ni sur les lieux, ni dans les écrits des auteurs latins et grecs, qui n'ont jamais placé Tharsis en Afrique, il faut supposer qu'ils empruntèrent ce nom aux indications de leur grand oracle pour les temps antiques, *Kâb el-Ahbar*, nommé aussi *Kâb el-Hibr*. Cet homme appartenait à une famille juive du Yémen. Il embrassa la religion de Mahomet sous le khalifat d'Omar et mourut à *Emessa* en l'an 32 (652-653). La plupart des renseignements que les musulmans nous fournissent au sujet de l'histoire anté-islamique, renseignements presque toujours inexacts ou mensongers, proviennent de *Kab el-Ahbar*. On trouvera une courte biographie de

s'appelle **BAHR RADÈS** « le lac de Radès », et la rade de Tunis se nomme **MERÇA RADÈS** « la rade, ou port de Radès. »

La conquête de Tunis fut achevée par Hassan ibn en-Nôman, descendant d'Amr-Mozaïkiya, fils d'Amer el-Azdi (1). En effet, il était fils d'En-Nôman, fils d'Adi, fils de Bekr, fils de Moghaïth, fils d'Amr-Mozaïkiya. Plusieurs personnes ont rapporté le récit suivant, qu'elles tenaient d'Abou'l-Mohadjer [troisième émir de l'Ifrîkiya]: « Hassan ibn en-Nôman marcha jusqu'à **ARTAH** (2) et livra un combat aux *Roum* dans la plaine de Tunis. Alors ils le prièrent de ne pas entrer de force chez eux, et ils s'engagèrent à lui payer le *kharadj* et à fournir des montures, en nombre suffisant, pour lui et pour ses compagnons. Il accepta cette proposition. Les *Roum* avaient alors plusieurs navires qu'ils tenaient tout prêts auprès de la porte des femmes (*Bab en-Niça*); aussi s'empressèrent-ils de s'y embarquer avec leurs familles et leurs trésors, et de s'enfuir pendant la nuit. Hassan étant entré dans la ville, qu'ils venaient d'abandonner, la sacagea et la livra aux flammes. Il y construisit une mosquée et y laissa un détachement de musulmans. La supercherie employée par le seigneur de *Carthadjenna* « Carthage » pour tromper Hassan ibn en-Nôman fut analogue à celle que nous venons de raconter : les *Roum* [92] s'enfuirent de la place, mais Mornac, le gouverneur, y

ce renégat à la page 523 du *Tehdîb el-Asmâ* d'En-Nawawi, ouvrage en arabe, dont il existe une édition imprimée à Göttingue, par les soins de M. Wüstenfeld. Ajoutons que, selon toute probabilité, le *Tharsis* de la Bible était le *Tartessus*, province située dans la partie sud-ouest de la péninsule espagnole.

(1) Pour l'histoire d'Amr-Mozaïkiya, voy. l'*Essai* de M. Caussin de Perceval, t. I, p. 83 et suiv., et 204.

(2) Cette localité devait être située à l'occident de Tunis, puisque la porte nommée *Bab Artah* se trouvait de ce côté de la ville.

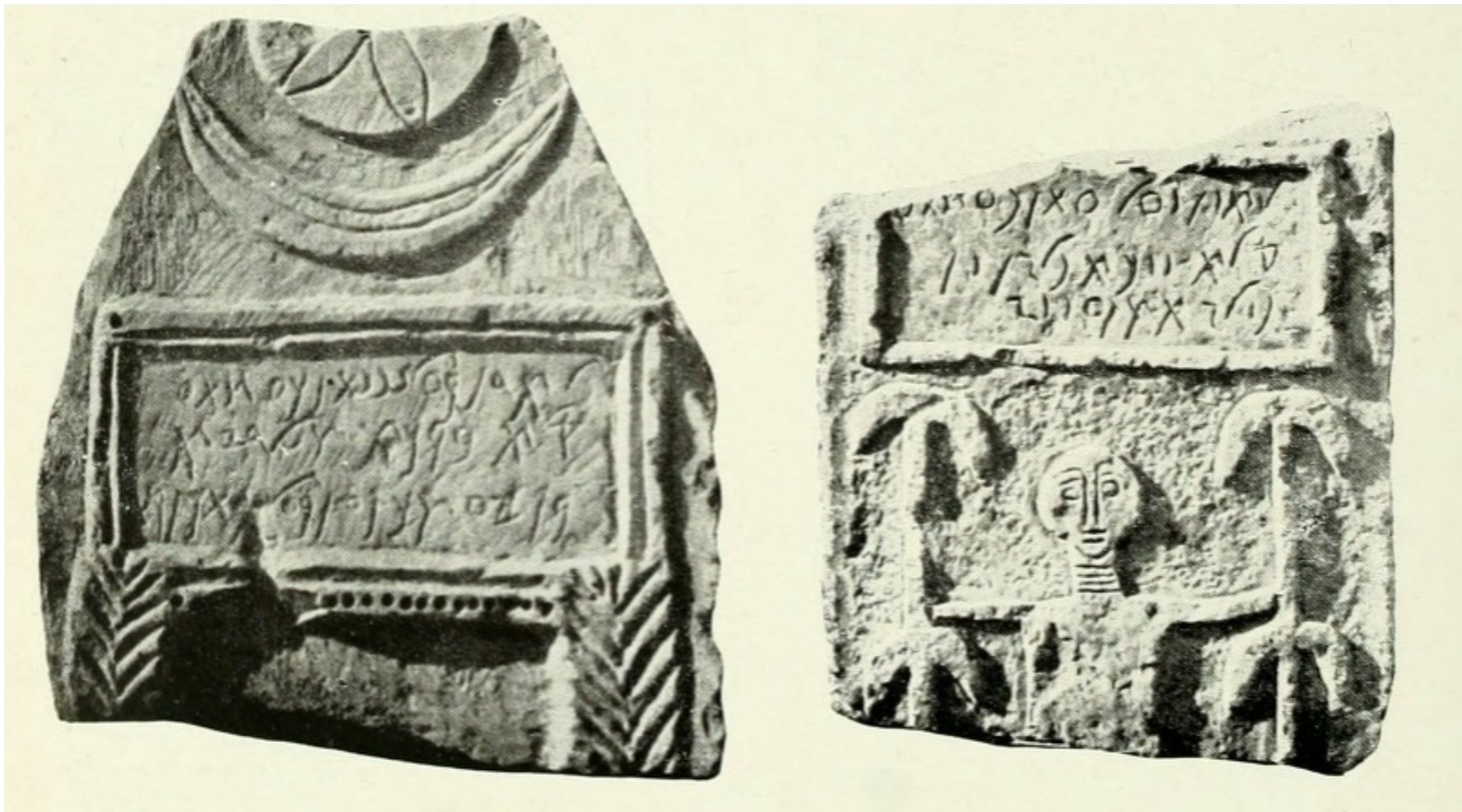
resta avec sa famille. Hassan reçut alors de lui un message ainsi conçu : « Si tu veux faire un traité avec moi et mes enfants, tu me concéderas certaines terres que je te désignerai; alors j'ouvrirai une des portes de la ville afin que tu puisses y entrer et surprendre tous ceux qui s'y trouvent. » Hassan donna son consentement, et Mornac lui demanda la concession de tous les établissements situés dans la plaine qui sépare les deux montagnes (*baïn el-djeblaïn*) et que l'on nomme encore *Fahs Mornac* « la plaine de Mornac » (1). Ces établissements consistaient en trois cent soixante villages. Hassan, s'étant ainsi fait ouvrir la porte de la ville, y entra et ne trouva personne, excepté le gouverneur et sa famille. Il remplit toutefois la condition à laquelle il s'était engagé, puis il s'en retourna à Cairouan. Les *Roum*, dit [Abou'l-Mohadjer], vinrent alors avec leurs navires afin d'attaquer les musulmans qu'on avait laissés dans la ville de Tunis. Ils tuèrent, pillèrent et emmenèrent en captivité tous ceux qui s'y trouvaient. Les musulmans n'avaient pas d'asile où ils auraient pu se retrancher, parce qu'on les avait laissés sous la tente. A la réception de cette nouvelle, Hassan partit pour Tunis et ordonna à une quarantaine de ses Arabes, gens de haute naissance, de se rendre en mission auprès d'Abd [93] el-Melek ibn Mérouan. Il écrivit aussi à ce khalife pour l'informer des maux qui affligeaient les musulmans, et il resta en observation devant l'ennemi (2), en attendant la réponse. Abd el-Mélek prit cette nouvelle fortement à

(1) Un canton situé à quatre lieues sud-ouest de Tunis porte aujourd'hui le nom de Mornakiya; mais le territoire dont il est question dans le texte d'El-Bekri est probablement celui qui s'appelle *Bahira-Mornac* « le jardin maraîcher de Mornac », et qui se trouve immédiatement au sud de Radès.

(2) Litt. il resta en faisant *ribat*. (Voy. ci-devant, p. 21).

cœur. Sans compter les *Tabés* (1), dont il y avait un grand nombre à cette époque, deux des compagnons du Prophète, l'un nommé *Anès ibn Malek*, et l'autre *Zeid ibn Thabit*, vivaient encore. Ceux-ci dirent aux musulmans : « Quiconque fera un seul jour de garde à Radès entrera infailliblement en paradis ». Ils dirent aussi à Abd el-Mélek : « Envoie des renforts en ce pays et protège ainsi les habitants contre l'ennemi; la gloire et le mérite de cette action appartiendront à toi seul; c'est une de ces villes saintes dont les habitants seront reçus dans la miséricorde divine; c'est le boulevard d'EL-MAKEDOUNIA ! » nom par lequel ils voulaient désigner Cairouan (2).

Selon la tradition, ce fut sur le lac de Radès que le saint patriarche El-Khidr (Elie) *déchira le navire* (3); [94] celui qui *enleva de force tous les navires* fut El-Djelenda, roi de Carthage; El-Khidr brisa le navire sur le lac de Radès et tua le jeune homme (4) à TONBODA (5). Cette dernière localité s'appelle, de nos jours, *El-Mohammediya*. Ce fut là que Moïse quitta El-Khidr; que la bénédiction divine soit sur eux! Tonboda est à quelques milles seulement de Tunis.



(5) Le château de Tonboda s'appelle encore *El-Mohammediya*; il est à quatre lieues au sud de Tunis.

DESCRIPTION

DE

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE



PAR EL-BEKRI

TRADUITE PAR

MAC GUCKIN DE SLANE

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

ALGER

TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN

IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place du Gouvernement

1913